

75 ANS ★ C.A.S. ★ NEUCHÂTEL



P.A. J. 1975

CLUB ALPIN SUISSE

SECTION NEUCHATELOISE

75^{ME} ANNIVERSAIRE

1951

QUELQUES LIGNES D'INTRODUCTION

La section neuchâteloise du Club alpin suisse célèbre, le 10 novembre 1951, le soixante-quinzième anniversaire de sa fondation. Tout comme en 1901 et en 1926, une plaquette est éditée cette année, pour marquer cette célébration, créer un nouveau lien entre nos membres et nous relier à nos amis proches et lointains.

Nous avons cru bien faire en renonçant, pour cette fois, à éditer une histoire de nos modestes fastes clubistes, dussions-nous encourir le reproche d'ingratitude à l'égard de tous ceux qui se sont dévoués, à des titres divers, dans nos comités, groupes et commissions. Nous nous efforcerons de nous acquitter d'une autre manière de la dette de reconnaissance que leur doit la section neuchâteloise.

Il nous est apparu qu'une contribution scientifique, due à des plumes aussi autorisées et savantes que celles de nos éminents collègues, le Dr Eugène Wegmann, le Dr Adolphe Ischer et M. Emile Brodbeck, constituerait un souvenir plus durable et plus précieux. Les auteurs de ce recueil ont bien voulu placer leur sujet autour et dans le climat de l'une de nos trois cabanes, Bertol avec le bouleversement géologique de la haute montagne, Saleinaz avec l'étincelante flore alpine, Perrenoud avec la richesse de sa faune.

De telles études, solidement documentées, écrites spécialement à l'intention de nos collègues, honorent leurs auteurs, certes ; elles prennent place dans l'effort marqué depuis plusieurs années pour que la pâture intellectuelle de nos séances mensuelles, riche et diverse, constitue une de nos raisons d'être. C'est pourquoi nous remercions bien vivement nos trois collègues pour ces études originales.

Nous avons demandé à M. Robert Eggimann, de rédiger la partie anecdotique et il a bien voulu le faire de sa meilleure plume. M. Gustave Meylan a magnifié la montagne dans un poème d'une noble inspiration.

Quant aux courses elles-mêmes, les marches d'approche au petit jour, la varappe dans le rocher, les couloirs de neige et l'air glacé et exaltant du sommet, en face et au-dessus de tout notre cher pays, que tous ceux qui y ont goûté en conservent l'exaltation comme un des biens les plus précieux. Une société qui nous procure de telles joies ne saurait nous demeurer indifférente, en dépit de tout ce que la vie peut nous apporter ou nous retirer.

LE COMITÉ.

MATIN A LA CABANE BERTOL

Scène :

La cabane et un brouillard qui ne permet pas de voir le bas des rochers et le névé.

Personnages :

Plusieurs groupes d'alpinistes, les uns ayant terminé leur petit déjeuner, les autres étant en train de le prendre ou d'attendre. Quelques-uns fument des cigarettes ou des bouts, ou sucent leurs pipes, examinant soit le baromètre, soit la « vue ». Deux d'entre eux feuilletent le livre de cabane, cherchent des signatures et des inscriptions astucieuses. D'autres embrassent de leurs regards des espaces lointains et invisibles.

L'état entre le sommeil et le réveil donne à certains esprits une tournure philosophique.

Premier alpiniste, en bâillant et en s'étirant : « Je donnerais bien cent sous pour savoir comment il se fait que ce rocher de Bertol soit si haut perché. »

Deuxième alpiniste : « Je crois qu'il y a un géologue ici ; il pourrait peut-être nous renseigner. »

Le premier : « Ces casseurs de cailloux ; on sait ce que ça vaut ; ils donnent des noms compliqués aux roches, vous parlent de Paléozoïque et de Mésozoïque et vous lancent des millions d'années dans la figure. On a eu ça à l'école ; quelle barbe ! Ouah ! »

Le second : « Il me semble que tu as plutôt besoin de bicarbonate que de géologie ; notre marchand de pilules t'en donnera. Quant à moi, je trouve que ce brouillard qui bouche tout, ferait un bon fond pour animer les images du passé.

» Si vous le permettez, vous autres, nous allons interviewer le géologue, quand il aura avalé ses tartines et vidé son bol. »

Au géologue : « Ne vous dépêchez pas ; je pense que nous ne partirons pas ce matin ; nous avons donc le temps. Nous nous mettrons ici autour de vous et chacun de nous vous posera des questions. — Vous voilà un peu soutenu et prêt à subir un interrogatoire prolongé.

» Le piton qui supporte la cabane est certainement très vieux, puisqu'il est en gneiss ; notre professeur de sciences naturelles nous a appris que c'était la roche la plus ancienne de la terre. Comment pensez-vous que le clocher de Bertol et les autres dents se sont soulevés ? »

Le géologue : « Prenons une question après l'autre, nous en avons le temps. Votre professeur de sciences naturelles était certainement un bon pédagogue, puisqu'il a su vous impressionner de telle façon que vous vous souvenez de ses paroles encore aujourd'hui ; mais il a peut-être tiré sa science d'almanachs ou d'autres vieux livres qu'il faut plutôt consulter pour les règles et les dictons, pour les foires et les bonnes histoires que pour les connaissances géologiques. L'âge des gneiss est très différent dans les diverses parties du monde et même les gneiss des Alpes n'ont pas du tout tous le même âge ; mais n'approfondissons pas ce sujet pour le moment !

» Pour bien comprendre les raisonnements de la géologie, il est bon de s'habituer à sa manière de voir, et de considérer le clocher de Bertol et les autres aiguilles comme les restes de crêtes montagneuses plus larges et plus hautes formant le partage des eaux entre le bassin du glacier de Bertol et celui du Mont-Miné. Les dents et le clocher de Bertol ne furent pas actifs. Des forces étaient à l'œuvre que tout alpiniste peut encore actuellement observer : il entend les chutes de pierres dans les cirques de la haute montagne et il suit avec attention les blocs qui tombent dans les couloirs ; il connaît les pentes d'éboulis, les pierriers et les amas de blocs mal tassés. Tout

cela prend le chemin du bas, en roulant, en se cassant et arrive pour finir dans la zone de la végétation. »

« Mais qu'est-ce qui détache les blocs ? »

« Toutes les roches sont traversées par des réseaux de fissures dont les plans sont souvent grosso modo parallèles. Ces réseaux varient beaucoup d'une roche à l'autre ; tantôt ils sont serrés, de sorte que tout tombe en petits morceaux, tantôt on peut trouver de grands monolithes, comme dans certains granits, dans les aiguilles du Mont-Blanc par exemple ou dans les carrières de Gurnellen que l'on voit depuis la ligne du Saint-Gothard. Les sommets les plus vertigineux ne sont donc qu'un empilement de blocs, et ce fait est d'une grande importance pour l'alpiniste, car la plupart des prises sont formées par ces fissures. Dans leur position originale, à l'intérieur de l'écorce terrestre, les blocs s'emboîtent ; c'est pour cela que l'on appelle aussi les plans de partage : des joints. Ces joints peuvent s'ouvrir et former ainsi des fentes plus ou moins béantes. Ceci est particulièrement le cas à la surface de la terre. Il n'est pas difficile de distinguer les édifices naturels où les blocs s'emboîtent et les crêtes formées par des amas de blocs sans ordre ; ces amas sont déjà des formes de destruction avancée. Un exemple de ce genre est la Serra Neire près du col de Tsaté. C'est le destin des aiguilles qui s'écroulent. »

« Voulez-vous dire par là que le clocher de Bertol sera bientôt détruit ? »

« Bientôt » n'a naturellement pas le même sens pour tout le monde ; ce qui est « bientôt » pour un homme pressé, pour un automobiliste ou pour le client d'un buffet de gare, ne l'est pas pour une montagne. Regardons la carte postale montrant le clocher avec la cabane, puisque nous ne pouvons que difficilement aller voir la nature en ce moment. On y voit admirablement plusieurs systèmes de fissures et de fentes. Si nous pouvions tourner autour du rocher, nous verrions les

traces des blocs qui sont tombés. Il y a quelques années on voyait les marques de grands placages qui s'étaient détachés. Le gel et le dégel sont très actifs à cette altitude. »

« Je vois bien les agents de cette destruction ; mais comment expliquez-vous la forme du clocher ? »

« Distinguons entre les contours dus au hasard et la forme générale ou forme-type. Les silhouettes de visages de géants, d'hommes barbus, de bottes, de sorcières, de boucs, etc., ne sont que des formes passagères dues au hasard. La crête étroite hérissée de gendarmes entre deux névés ou entre deux cirques est une forme générale. Elle a souvent la forme de gencives avec leurs dents, comme le montrent bien ces cartes postales représentant des vues de la région de Bertol prises l'une du col de Riedmatten et l'autre du col des Vignettes.

» On distingue plusieurs stades dans l'évolution d'une crête de ce genre, chacun n'est donc qu'une forme passagère. Admettons deux bassins hydrographiques qui évacuent, chacun de son côté, les eaux et les matériaux rocheux ; ils seront séparés par une crête plus ou moins large. Celle-ci sera arrondie ou aiguë suivant les différences de niveau du paysage et la nature des roches. Les torrents et les rivières évacuent les matériaux qui glissent dans leur lit. Si les pentes sont faibles, les matériaux restent longtemps exposés aux intempéries et se décomposent sur place, se mélangent avec des débris de végétaux pour former de la terre végétale.

» Il en est autrement en haute montagne. Les appareils glaciaires procèdent d'une autre manière pour évacuer les débris. Tout ce qui tombe sur le névé est recouvert par la neige et les avalanches et ainsi englouti ; le tout suit son chemin vers les glaciers pour être libéré dans les régions inférieures. Des blocs de la surface sous-glaciaire peuvent être emportés par le mouvement. L'appareil glaciaire, c'est-à-dire le névé et le glacier, aboutit à un effet assez différent de celui des torrents et des rivières. Les parois qui les entourent ont tendance à

devenir de plus en plus inclinées tout en reculant. Deux parois abruptes s'approchant des deux côtés opposés se recouperont pour finir et formeront une crête aiguë. Des parties moins résistantes, comme par exemple celle qui correspondait au col de Bertol peuvent s'écrouler et partir avec les glaces. Beaucoup de dents, de cimes et d'aiguilles de nos Alpes ont ainsi pris naissance. »

« Mais pensez-vous que nous sommes ici en sûreté ? »

« C'est très probable pour le moment, mais il me semble que l'on ne peut pas être aussi affirmatif pour l'avenir. »

« Et comment envisagez-vous les futurs événements ? »

« En tournant autour du clocher de Bertol, on peut observer des marques qui montrent que le niveau du névé était plus haut il y a quelques dizaines d'années ; on le voit le mieux du côté Est. Les névés des Alpes ont diminué et les glaciers ont reculé depuis à peu près un siècle. Le niveau du névé n'est donc pas stable. On distingue des variations séculaires dont la cadence est de quelques centaines d'années et des variations avec une périodicité plus longue, de l'ordre de grandeur de quelques milliers d'années, et enfin, les grandes avancées et reculs qui se placent à des dizaines ou des centaines de milliers d'années d'intervalle. Tous ces rythmes se superposent.

» Quand le niveau du névé est relativement haut, il soutient les parois, et il les conserve sous un régime de température plus ou moins constant. Quand le niveau baisse, des parties de rochers arrivent petit à petit dans une zone où les différences de température sont grandes et où l'action du gel et du dégel est maximale. Les blocs et plaques qui ne sont plus soutenus par la glace tombent, d'autres sont détachés par les effets des différences de température ; tous sont recouverts par la neige, disparaissent chaque année un peu plus dans le névé et arrivent pour finir dans le glacier.

» Tout un jeu de fentes et de fissures, les unes inclinées vers

le plan de Bertol, les autres vers le bassin du glacier du Mont-Miné indiquent clairement comment le rocher se partage. Il suffit de regarder les cartes postales illustrées en vente dans toute la région pour comprendre la forme actuelle et l'évolution future. Le niveau du névé était en baisse pendant ces dernières années ; nous sommes donc dans une période de désagrégation. De grands pans se sont déjà détachés, d'autres se détacheront ces prochaines années à moins qu'une série d'hivers neigeux et d'étés peu ensoleillés fassent pencher la balance de l'autre côté.

» Un autre facteur peut jouer un rôle dans notre cas. Depuis 1946 l'action sismique s'est réveillée au Valais. Le foyer est assez loin de notre région ; néanmoins, les secousses peuvent faire s'écrouler ce qui n'est pas en équilibre stable. Les guides affirment que les grandes taches de roche fraîche dans les parois sous le refuge Jenkins proviennent d'éboulements, déclenchés par le tremblement de terre de 1946. Quand toute la base du clocher sera dégagée, la situation deviendra de plus en plus dangereuse. Des aiguilles de ce genre ne sont donc pas éternelles, quoiqu'en disent les poètes, mais des formes passagères de l'écorce terrestre, passagères au point de vue géologique naturellement.

» Ce sont des raisons de ce genre qui ont déterminé la commission des cabanes à conserver pour Bertol une construction légère, en bois, et à ne pas trop turlupiner le rocher. »

« Pensez-vous qu'il était prudent de rénover la cabane à cet endroit ? »

« Il me semble que si la commission a voulu garder l'emplacement actuel, elle a bien fait d'en courir les risques. Une cabane du Club Alpin ne doit pas être considérée comme un immeuble de rapport ou un garde-fortune ; elle est comme un bateau en haute mer, soumise au jeu des forces naturelles.

» Le rocher peut tenir des dizaines ou des centaines d'années ; on n'a pas la possibilité d'en prédire l'écroulement, pas

même à Zürich ! Mais qui sait : ces prochaines années, on verra arriver les alpinistes en hélicoptère sur le névé et on fera des ascensions par télévision stéréoscopique ! N'essayons pas de résoudre les problèmes d'un avenir pour lequel nous n'avons pas les éléments de base, ni les données techniques et psychologiques. Les téléphériques, les télésièges et les tire-flemmes seront certainement bientôt dépassés ; on les regardera comme le « Grand Frédéric » au Locle ! Qu'en sera-t-il des cabanes ? »

« Mais, mais, vous vous aventurez dans l'avenir ! Je croyais que la géologie explorait le passé ? »

« Vous avez raison, mais le géologue, lui, doit aussi voir dans l'avenir. La géologie essaie de comprendre ce qui est, en interprétant les traces du passé. Les formes du paysage représentent pour nous des témoignages de ce genre. »

« Si Je vous ai bien compris, vous pensez que ces formes sont pour ainsi dire imposées par les agents extérieurs ? »

« Les formes du paysage sont le résultat d'un compromis entre les agents extérieurs et la structure interne de la roche, comme sa fissuration, sa schistosité, etc. ; on peut en observer de bons exemples dans la région de Bertol. Il y a aussi l'altérabilité ; vous pouvez la constater en comparant par exemple la chaîne qui va du Grand Cornier à la Couronne de Bréonna avec celle qui s'étend de la Pointe de Tsaté au Sasseneire. La première est taillée dans les gneiss d'Arolla, la seconde dans les schistes lustrés et les roches vertes. Chaque alpiniste qui connaît les deux régions aura remarqué la différence aussi bien en ce qui concerne les caractères mécaniques que les couleurs des roches. Le géologue habitué à leur aspect, reconnaîtra de loin la constitution et l'architecture des montagnes ; l'architecture est nécessairement plus ancienne que la dissection en vallées et en montagnes. »

« Vous parlez de dissection ; si Je vous comprends bien,

tout l'espace occupé actuellement par les vallées correspond à des vides pratiqués par le creusement des torrents et des glaciers. A-t-on des preuves que les masses rocheuses étaient continues ? »

« Certainement ; vous observerez un exemple frappant en descendant le val d'Hérens : en sortant d'Évolène, la route passe sur les cônes qui proviennent des grands rochers dominant le village ; vis-à-vis de Lanna, elle fait un contour pour s'engager dans les gorges de la Borgne. A ce point, on observe à l'Ouest les rochers de Flanmayen et à l'Est ceux de Volovron ; les deux masses rocheuses ont la même composition et la même forme courbée en quart de cercle ; il n'est donc pas téméraire d'admettre que les deux rochers n'en formaient autrefois qu'un et qu'ils ont été sciés en deux par l'approfondissement de la vallée de la Borgne. »

« Vous pensez donc que le fond de la vallée était autrefois plus haut qu'actuellement ? »

« On est obligé de l'admettre si on veut interpréter d'une façon cohérente les témoignages que le paysage nous offre. Vous avez probablement vu la région comprise entre le Mont-Collon, le Pigne d'Arolla, le Mont-Blanc de Cheilon et la Serpentine. Ces formes ont un style très différent de celui de la chaîne qui mène d'ici à la Dent de Veisivi. Le premier de ces paysages montre des caractères anciens, le second des caractères de jeunesse. »

« Je connais les deux régions et je vois bien la différence de style ; mais pourquoi un reste d'un ancien paysage serait-il conservé ici vis-à-vis ? »

« Considérons la situation géographique de cette région. Puisque tous les matériaux sont attirés vers le bas, les vallées s'approfondissent à partir des parties basses et cette action ne se fait sentir que tardivement dans les régions situées en bordure des bassins hydrographiques. C'est ainsi que la plaine

du Rhône détermine les gorges de la Borgne jusqu'au palier d'Évolène ; ce palier est déjà entamé entre Lanna et Évolène. Une nouvelle partie à forte pente relie les Haudères à Satarma ; au-dessus de ce palier suit un bout à pente plus forte. Le palier d'Arolla continue sous la langue du glacier jusqu'au pied du Mont-Collon. Les branches du glacier atteignent cet endroit par de fortes chutes de séracs.

» Les parties d'un torrent à pente forte tendent à reculer au détriment des paliers et des tronçons moins inclinés et finissent par se relier ; des restes de paliers peuvent être conservés des deux côtés du lit du torrent sous la forme de terrasses ; c'est un phénomène très fréquent dans les Alpes. L'alpage de Thion et le grand replat qui va de Saint-Martin jusqu'à Nax sont des restes d'anciennes vallées. Le plan de Bertol représente une surface restée suspendue au-dessus de la vallée du glacier inférieur d'Arolla. On peut donc distinguer une série de systèmes correspondant à des stades successifs de creusement. La région entre le Mont-Collon et le Mont-Blanc de Cheilon est attaquée, mais pas encore dévorée par le palier d'Arolla ; elle est en outre, protégée par la couverture de névé qui en a transformé les formes dans le détail. Tout autour de ce paysage, on observe le front d'attaque de creusement récent : les parois entre le Mont-Collon et les rochers de Vuibé, tout le front Nord du Pigne d'Arolla et du Mont-Blanc de Cheilon, vers le Sud-Ouest les chutes de séracs des glaciers de Breney et de la Serpentine et vers le Sud les parois de la combe d'Oren. Le glacier d'Otemma, ramification extrême de la vallée de Bagnes, représente le chemin le plus long vers les points bas du réseau hydrographique. C'est la raison pour laquelle les ruptures de pente sont moins prononcées de ce côté que dans le bassin du glacier d'Arolla.

» Dans plusieurs régions des Alpes autrichiennes, on observe des restes d'anciens paysages plus étendus et mieux reconnaissables que chez nous ; la période de leur formation peut être placée dans la chronologie géologique, c'est-à-dire

qu'il est possible de déterminer leur âge approximatif. On y distingue des témoins d'anciens paysages de plusieurs générations, de sorte qu'on peut reconstituer une série d'images qui se suivent et qui correspondent chacune à un moment de l'évolution des Alpes. On obtient de cette façon quelque chose comme un film des événements.

» En ce qui concerne notre région, on peut souvent reconstruire une série de stades de l'évolution des vallées, mais on ne peut pas les dater ; on n'obtient donc qu'une chronologie relative, c'est-à-dire que le plus souvent on peut seulement constater qu'une trace est antérieure ou postérieure par rapport à une autre ; mais on ne peut fixer l'âge absolu que d'une façon très hypothétique. Ceci peut sembler peu important au point de vue général ; mais ce manque de chronologie certaine se fait sentir quand il s'agit de relier les observations faites dans plusieurs régions et de reconstruire des vues d'ensemble prises à différents moments de l'histoire des Alpes.

» Dans les Alpes autrichiennes, on a pour ainsi dire pu suivre le gauchissement des anciens paysages : certaines parties furent soulevées par des bombements à large rayon de courbure, les zones intermédiaires formèrent des sillons. Dans ces sillons, comme par exemple dans les vallées longitudinales de l'Enns et de la Mur, les matériaux enlevés aux parties soulevées furent collectés. Ils s'y déposèrent sous forme de graviers et de sables qui furent cimentés et devinrent des conglomérats ou nagelfluh et des grès. Dans le secteur suisse, on ne trouve des produits de ce genre que dans l'avant-pays des Alpes, dans la zone molassique. C'est là qu'une grande partie des matériaux enlevés dans les Alpes fut déposée, soit dans la mer, soit dans des lacs, soit dans d'immenses deltas. Les falaises de la molasse que nous voyons de l'autre côté du lac de Neuchâtel sont en grande partie des produits de dénudation des Alpes de ce temps-là. Les matériaux grossiers restèrent plus près des Alpes et s'accumulèrent en gros bancs tels qu'on les observe dans les parois du Rigi, du Napf ou du Mont-

Pèlerin. Les produits plus fins arrivèrent jusque dans la région du pied du Jura et au-delà, car le Jura n'existait pas encore en temps que chaîne de montagnes. »

« A-t-on une idée des espaces de temps qui nous séparent de ces événements ? »

« Ils se sont produits pendant le Tertiaire récent et plus particulièrement pendant les périodes que les géologues appellent l'Oligocène et le Miocène. Le Miocène s'étend à peu près depuis une vingtaine de millions jusqu'à une dizaine de millions d'années avant notre temps. Une grande partie du pays molassique fut à deux reprises couverte par la mer. »

« A-t-on des preuves que la mer occupait une partie de la Suisse ? »

« Vous en trouverez des témoins dans de nombreuses maisons neuchâteloises, car bon nombre de marches d'escaliers dans les anciens bâtiments sont taillées dans la meulière provenant de l'autre côté du lac, et cette roche montre de nombreux restes de coquilles d'huîtres. La mer occupait une grande partie de ce que l'on appelle le sillon péri-alpin depuis Vienne jusqu'à l'embouchure du Rhône. Les amateurs de la navigation à travers la Suisse sont donc un peu en retard sur les événements. »

« Évidemment ; mais depuis lors la mer n'a-t-elle plus touché la Suisse ? »

« Oui et non ; elle a quitté le pays molassique, mais pendant l'époque suivante, pendant le Pliocène, elle a rempli un fjord dans le Sud du Tessin. On en trouve les restes près de Balerna dans une exploitation d'argiles pour une tuilerie située un peu plus loin que l'église de S. Antonio. Les coquilles marines englobées dans ces argiles ressemblent à celles que l'on trouve sur les plages actuelles et montrent en partie encore des couleurs nacréées ; elles sont minces et difficiles à extraire sans être endommagées. »

« Et l'époque glaciaire, qu'en faites-vous ? »

« Elle suit le Pliocène. Le climat qui était subtropical lors de la formation de la molasse se refroidit. La région alpine continua à se soulever ; des glaciers s'y installèrent. Ils sortirent à plusieurs reprises des vallées alpines et remplirent le pays molassique jusqu'aux premières chaînes du Jura. Ils laissèrent même des traces à plusieurs endroits à l'intérieur du Jura. On distingue grosso modo quatre glaciations consécutives ; la troisième fut la plus étendue dans nos régions. »

« A-t-on pu les dater ? »

« Disons, sans entrer dans les détails que l'on peut placer leur extension maximale à environ 570.000, à 450.000, à 200.000 et à 115.000 ans avant notre temps. Les glaciations sont séparées par des époques interglaciaires. Environ 22.000 ans se sont écoulés depuis la dernière glaciation. »

« Et la prochaine invasion glaciaire ? »

« Actuellement, les glaciers reculent à peu près partout depuis le milieu du siècle passé ; ce retrait suit une période de crue, qui à son tour fut précédée par un minimum glaciaire entre le neuvième et le treizième siècle de notre ère. Les moraines entre Arolla et le front actuel du glacier datent du dernier retrait. En ce qui concerne l'avenir, il est difficile d'être prophète. »

« Pour expliquer le creusement de vallées aussi profondes que celles du Rhône, de la Toce ou du Tessin, faut-il admettre une dénudation plus active pendant les temps géologiques ? »

« Il y a probablement toujours eu des périodes actives et des périodes de ralentissement du creusement. On sait en grand, combien de temps il a fallu pour creuser le relief actuel des Alpes. D'autre part, on a estimé la valeur de la dénudation moyenne actuelle. Différents savants se sont occupés de cette question et les valeurs des diverses estimations sont tout à fait

comparables. En mesurant les matériaux transportés par la Reuss, par le Rhône, le Rhin, la Kander, la Linth, l'Arve et diverses autres rivières, on a pu établir la moyenne de l'ablation dans leurs bassins de réception. En combinant ces valeurs, on est arrivé à la conclusion que la surface des Alpes suisses s'abaisse en moyenne de 0,57 à 0,60 mm. par an, ou, si vous voulez, pour abaisser la surface des Alpes suisses d'un mètre en moyenne, il faudrait 1600 à 1700 années. Ce ne sont naturellement que des moyennes ; en réalité, la dénudation est très inégale ; cette inégalité est la raison de la grande variation des formes de nos Alpes. Un panorama comme on le voit depuis notre cabane est donc composé d'éléments d'âge et de style très différents ; on pourrait le comparer à une de nos villes, où les bâtiments et les monuments de diverses époques forment un ensemble caractéristique montrant des traits individuels dus à son passé. Ce n'est pas un des moindres charmes d'un paysage alpin de saisir cet ensemble de témoins du passé.

» Voici qu'apparaissent les rochers du Vuibé et les pentes du Pigne ; nous n'avons plus besoin de cartes topographiques et de photographies. Regardez, le rideau s'entr'ouvre ; ce paysage n'est pas mort pour celui qui sait en reconnaître les signes de vie. »

« Eh bien, le brouillard ne nous a pas empêchés de jeter un regard dans le passé ! Puisque le temps s'éclaircit, profitons-en pour faire un tour !

» En avant les flemmards !

» Merci de tout ce que vous nous avez appris, et à ce soir ! »

E. WEGMANN.

LA FLORE A SALEINAZ



ES quatre clubistes, des Neuchâtelois, sont étendus sur le court gazon de Saleinaz, à quelques dizaines de mètres de la vénérable cabane qui bercera leur dernière nuit d'alpe.

... « Puisque vous y tenez tant, vous l'aurez, votre conférence ! » dit enfin le botaniste.

Cette conférence ! ce n'est pas qu'ils y tenaient, mais elle était depuis deux jours l'objet des plaisanteries du groupe. Ils l'avaient déjà évoquée au « stamm », le vendredi soir, durant cette heure délicieuse où, penchés sur la carte, ils vivaient par anticipation la varappe dans le roc chaud des Dorées...

Puis, au cours de l'excursion, chaque fois que le botaniste, moins entraîné que ses collègues

suait, soufflait, était rendu...

quelqu'un réclamait la conférence !

... dans l'interminable pierrier qui, au haut du val d'Arpette, s'appuie à la Petite Pointe d'Orny...

... dans les derniers rochers de la Fenêtre des Chamois, qu'une méchante glace rendait délicats...

... le lendemain, au beau milieu du Plateau du Trient... (l'occasion était si belle : pas une plante bien sûr, rien que la neige irisée par l'aube).

... dans le crack de Javelle, alors que le botaniste ne brillait guère, empêtré dans les filins de deux cordées...

... sur le glacier de Saleinaz enfin, sous l'accablante réverbération du soleil de juillet, alors qu'il était plié en deux et rejetait de droite à gauche son sac aux charges mal réparties...

chaque fois une voix ironique s'était élevée : « Si tu nous faisais ta conférence ? »

Ici, il tenait sa revanche.



ETITES merveilles que ces fleurs de l'alpe ! Vivant chétivement entre deux pierres ou dans le sol détrempé par l'eau glacée, elles affirment avec force la conquête de l'espace par la vie. Et c'est peut-être plus par cette affirmation symbolique que par leur beauté propre, intrinsèque, qu'inconsciemment elles nous enchantent. « Car cette flore de lumière éthérée (c'est Michelet qui parle) peut se passer de tout secours inférieur et elle vit d'un rayon du pur regard du soleil. »

Quels sont les caractères des plantes alpines ? Pour répondre à cette question je procéderai par comparaison.

Chaque année en mars, comme tous les Neuchâtelois, vous avez suivi les lisières de Maujobia et de la Roche de l'Ermitage. Là vous avez vu, entre les arbres gris, fleurir le sous-bois. Par groupes inégaux, dans ce beau désordre naturel que l'homme s'efforce en vain d'imiter, les yeux des hépatiques s'ouvraient, nuancés du bleu au violet ; les anémones sylvies penchaient leurs délicates coupes blanches, mauves à la base ; les primevères et les pâquerettes ensoleillaient l'herbe encore endormie.

Ces plantes sont vivaces. Leurs organes souterrains sont prêts à fonctionner au premier printemps. Leurs tiges sont courtes, et grandes leurs fleurs en comparaison. C'est qu'elles n'ont pas le temps de développer un gros appareil aérien. Les jours leur sont comptés car mai est à la porte. Les frondaisons nouvelles, mortelle menace pour tout ce qui, dans la forêt, a besoin d'air et de lumière, vont s'ouvrir. Il faut qu'à ce moment le cycle annuel de ces plantes soit accompli, qu'elles aient fleuri, qu'elles soient fécondées.



OUS saisissez le rapprochement que je vais établir entre la flore printanière et la flore alpine. Celle-ci aussi, pour une raison semblable qui est la brièveté de l'été en

haute montagne, n'a que quelques mois pour accomplir son cycle annuel. Celle-ci aussi est vivace, riche d'appareils souterrains prêts à subvenir brusquement aux besoins de la plante. Rares sont dans l'alpe les espèces annuelles qui doivent donc germer, croître, fleurir, fructifier et disparaître au cours du même été. Celle-ci est également typique par ses tiges brèves : les plantes alpines n'ont pas le temps de croître en hauteur ; elles vouent tous leurs soins à la confection, au ras du sol, de fleurs nombreuses et grandes en comparaison du végétal.

L'adaptation, pour deux raisons différentes, d'une part le couvert du bois et de l'autre l'été bref de l'alpe, est exactement la même.

Pour étudier l'anatomie et la physiologie des plantes alpines prenons un cas concret.

Hier soir (c'est la ballade classique de ceux qui passent la nuit à Trient), nous sommes montés sur la Pointe d'Orny. Et je vous ai fait remarquer que sur les flancs de ce dôme couvert de blocs et de débris, une dizaine d'espèces de plantes à fleurs vivaient encore, à plus de trois mille deux cents mètres d'altitude.



DANS quelles conditions réussissent-elles à subsister ? La moyenne annuelle de température est basse. Je pense qu'on peut l'estimer à -3° alors que celle de Neuchâtel est de $+8^{\circ}$. Quant à la moyenne mensuelle cinq mois seulement l'ont supérieure à zéro. Cinq mois seulement, de mai à septembre, sont compris dans la période annuelle de végétation de la plante. Pendant les autres mois le thermomètre ne monte plus que temporairement au-dessus de zéro et seulement durant la journée. Or on sait que la croissance des végétaux est surtout nocturne.

Et même pendant ces cinq mois dits d'été que de gelées

nocturnes, que de giboulées... Seules les plantes organisées pour résister aux basses températures et à la faible durée de la période végétative annuelle croissent sur la Pointe d'Orny.

De la température passons à l'aération. L'air est rarement calme là-haut, donc la transpiration des plantes est activée. Soumises à de fortes rosées matinales essuyées brutalement, quelques heures plus tard, par d'ardents rayons lumineux, exposées à de brusques contrastes de température, à des ondées ou des brouillards suivis de violents coups de soleil, seules les plantes organisées pour résister à la dessiccation peuvent croître sur la Pointe d'Orny.



ELA peut paraître un miracle que dans ces conditions le cycle de végétation des plantes de la haute alpe puisse tout de même s'accomplir !

N'oublions pas, cependant, que la forte humidité de la région alpestre est favorable à la croissance végétale. Souvenons-nous aussi qu'à l'altitude, tous les phénomènes physiologiques sont très actifs. Vous en êtes des témoignages... Bronzés, pelés, les lèvres boursouflées, l'œil rosâtre, légèrement atteint de conjonctivite, malgré toutes les précautions que vous avez prises, vous avez éprouvé la force du rayonnement solaire sur le Plateau du Trient et dans les granites des Dorées !

C'est que certaines radiations, qui dans la plaine sont arrêtées par absorption à travers une forte couche de poussière, atteignent ici facilement le sol.

La réverbération des surfaces claires (ce caillou blanc que je tiens reste glacé même en plein soleil) et l'absorption de la chaleur par les surfaces sombres (une ardoise foncée deviendrait brûlante dans les mêmes conditions) sont des phénomènes physiques beaucoup plus accusés ici que dans la plaine.

Je viens de noter la force de l'insolation en haute montagne. Il n'est pas rare que des observateurs aient noté des températures par réverbération (au soleil) de soixante degrés plus hautes que la température vraie du lieu (à l'ombre, ou mieux en faisant tourner un thermomètre mouillé à l'extrémité d'une ficelle) au même instant. Cette différence, toutes conditions étant égales, ne dépasse guère trente degrés sur un sommet du Jura et une dizaine de degrés sur la côte atlantique de France.



RÉSUMONS les caractères spéciaux des plantes d'altitude. Leurs racines sont profondes à cause du gel, fortes pour permettre, à la fin du tardif printemps, un développement rapide. Leur taille est basse ; leurs tiges offrent des entrenœuds très courts, pour les raisons déjà indiquées. Leurs feuilles sont petites ce qui diminue la surface d'évaporation de la plante ; elles sont coriaces, ou écailleuses, ou duveteuses, ou en coussinets serrés, cent et un moyen qu'elles mettent en œuvre pour se protéger du dessèchement. Les stomates, qui sont les trous de respiration de la feuille, se multiplient, mais s'enfoncent davantage que chez les feuilles des plantes de plaine.

Les plantes de haute montagne sont vivaces dans une proportion de 95 %. Cette proportion s'abaisse à 45 %, pour les espèces du Plateau suisse.

Leurs fleurs enfin, paraissent grandes en comparaison du végétal. Il ne s'agit là que d'une illusion et le botaniste français Bonnier a montré, par des milliers de mensurations, qu'en grandeur absolue elles n'excèdent pas les dimensions des fleurs des espèces voisines de la plaine. Pour le coloris et l'odeur, les fleurs des plantes d'alpe l'emportent alors sans conteste sur leurs congénères des régions basses.



SIFRAGES à feuilles opposées qui nous avez montré pendant ces deux journées vos fleurs d'un rouge vineux étoilant des tiges minuscules couchées dans les éboulis, vous êtes le type le plus parfait de la plante alpine ! Patiemment, obscurément, vous accomplissez votre destin, en dépit du froid, du soleil, des bourrasques. Bel exemple de constance et de courage que vous donnez à l'alpiniste ! C'est vous que je sors en premier de ma boîte verte, de cet « herbier » que je suis le dernier de ma race à posséder.

Que vais-je encore trouver, dans mon « herbier ? »

Voici, chers collègues clubistes, la Linaire des Alpes (L) : * elle étale sur le sol ses rameaux gris bleu, très glabres, qui se redressent à l'extrémité et offrent au soleil des grappes de fleurs violettes à gorge orangée. En sa variété *petrea* on la voit au Creux-du-Van, à la Roche-des-Crocs, à Chasseral, lieux où elle est très rare.

Voici le « Thé suisse », la Dryade à huit pétales (D) répandu sur toute la chaîne alpine et qui croît également au Creux-du-Van et à Chasseral.

Voici la Bartsie alpine (B), plante modeste, à l'aspect sombre ; ses feuilles supérieures ont pris la coloration violette des fleurs. Vous la trouverez également dans le court gazon du Soliat.

Voici l'Homogyne (H) voisine de nos tussilages, plante traçante, au beau feuillage luisant que j'ai également cueillie au Creux-du-Van. Comme on le voit, nos hauts sommets jurassiens sont riches en plantes alpines.



AILLEA *moschata* ! Une des nombreuses espèces naines, alpines, du genre achillée. Dans le Jura nous n'avons que des achillées de plaine, en par-

ticulier les mille-feuilles.

Voici l'infime Primevère hirsute (P) à fleurs rouges ; ici, la disproportion entre la fleur et la plante, celle-ci étant très petite en comparaison de celle-là, est très visible.

Voici encore la Mousse rose (M) que les botanistes appellent le Silène acaule. Vous savez très bien que les mousses ne fleurissent pas et vous remarquez qu'il s'agit ici d'une sorte d'œillet. La mousse rose, avec quelques androsaces, représente le type de la plante en coussinet ; les fleurs, nombreuses et presque sans tiges, viennent fleurir la surface de ce coussinet formé des tiges vivantes et du feutrage serré des tiges mortes.

Voici encore la Renoncule des glaciers (R), à fleurs blanches souvent lavées de pourpre et de roux. C'est une des dix plantes suisses qui atteignent 4000 mètres ! Partout, à la limite supérieure de la végétation, sur la moraine non consolidée encore, dans les fissures des parois rocheuses, elle frissonne au souffle frais du glacier.

Voici enfin Viola calcarata (V), la Pensée des Alpes, une de nos fleurettes de haute montagne les plus communes et les plus connues. Comme les quatre dernières plantes que j'ai tirées de mon « herbier », elle ne vit pas chez nous. Mais on trouve Viola calcarata au Reculet ! Des membres de notre section du CAS l'y ont cueillie.



U fond de ma boîte verte je trouve encore, bien flétries parce que ce sont des plantes de moyenne altitude, cueillies dans le val d'Arpette tout au début de notre course :

la Campanule barbue (C) d'un bleu très pâle, à clochettes ventrues bordées de poils blancs et le Trèfle des Alpes (T), si élégant, un des meilleurs fourrages de montagne.

Peut-être pourrais-je terminer cette présentation en vous faisant remarquer, dans le gazon où vous êtes couchés, ces

feuilles arrondies et réticulées et ces minuscules chatons... Ce sont les feuilles et les chatons d'un saule nain, le Saule herbacé (S), humble et dernier représentant de la forêt dans les hautes régions.

Demain matin, en redescendant de Saleinaz nous traverserons des peuplements à peu près purs d'Airelles (A) ; et si, à fin août ou en septembre, nous revenions dans cette région nous trouverions fleurie une des plantes les plus tardives de la flore alpine, la Gentiane pourpre (G). Moins haute que notre gentiane jaune, elle en a un peu le port ; mais ses fleurs sont à pétales soudés, d'un pourpre noirâtre et doucement odorantes.

* * *

* Les lettres entre parenthèses renvoient aux lettrines qui sont ornées des plantes décrites.



TOUTES les familles végétales ne sont pas également représentées dans la flore de l'alpe ; de même, au sein des familles, les genres.

Celle des labiées n'a pour ainsi dire pas de représentants alpestres. Celle, plus importante encore, des crucifères, ne compte guère, comme espèces de haute altitude, qu'une biscutelle, quelques cardamines, quelques draves, le pétrocalle, le cresson de chamois et le tabouret des pierriers.

Par contre d'autres familles, les gentianées et les primulacées par exemple, offrent une proportion extraordinaire d'espèces alpines.

Peut-être vous serait-il agréable de connaître les genres de la flore suisse qui comptent le plus grand nombre d'espèces de haute montagne, proportionnellement à leur importance numérique. Les voici : Androsace - anémone - achillée - armoise - astragale - campanule - euphrase - gentiane -

joubarbe - oxytropide - pédiculaire - potentille - primevère -
raiponce - renoncule - saule - saxifrage.

 I nous comparons la richesse floristique des trois vallées des Dranses nous trouvons : 414 espèces pour la vallée de Bagnes, 450 pour celle d'Entremont et 360 pour le val Ferret dont la combe de Saleinaz fait partie. Et si nous étudions les listes établies par les botanistes nous remarquons que non seulement le val Ferret a un fort déficit numérique mais qu'il a un déficit systématique. En termes vulgarisés non seulement sa flore est moins riche mais elle est moins variée. Cette constatation va nous ouvrir le chapitre passionnant de l'histoire de la végétation.

L'alpiniste le moins botaniste est frappé de la richesse de la flore de Findelen ou de Saas et de la pauvreté relative de celle du val Ferret ou du Kiental. C'est pour lui une impression subjective ; pour le botaniste, nous venons de le voir, c'est une constatation objective, fondée sur les herborisations.

L'histoire de l'immigration végétale postglaciaire dans le Valais va, dans les grandes lignes, expliquer ces différences entre les flores régionales. Histoire encore pleine de points d'interrogation mais qui, toutefois, résout en gros les problèmes soulevés.

 ENTIONNONS, pour l'intelligence de cette histoire, trois faits bien établis par les géobotanistes, faits qui ont presque la valeur de lois.

Tout d'abord les espèces d'altitude propres aux diverses chaînes de montagnes se sont formées aux dépens d'espèces des plaines avoisinantes. Donc l'origine d'une plante comme l'edelweiss, proche parente de nombreuses autres qui habitent les déserts de l'Ancien monde, de l'Abyssinie à l'Altaï, est certainement très ancienne et très lointaine, puisque aucune de

ses « cousines » n'habite les plaines de l'Europe occidentale.

Ensuite la richesse numérique d'une flore est due principalement à la variété des terrains, des formes topographiques, des altitudes. Par exemple le val Ferret et les combes qui y descendent présentent presque partout un profil en V, étroit, une grande uniformité dans la configuration du sol, très déclive. Par contre Entremont présente des régions étendues de hauts pâturages, des terrasses alluviales, en bref une plus grande variété de terrains.

Enfin la richesse systématique d'une flore, en un mot sa variété, dépend des facilités d'immigration végétale. Reprenons notre comparaison : Entremont est largement ouvert, par le Saint-Bernard, vers la vallée d'Aoste et les espèces des Alpes cisalpines ont pu y entrer ; il est également davantage ouvert vers l'aval, sur Orsières. Le val Ferret, collé contre la chaîne du Mont-Blanc qui gêne à la propagation des espèces du sud-ouest, fermé au sud par les Angrionnettes, resserré au nord étroitement entre Somlaproz et Issert est à l'écart des grandes routes végétales.

On comprend donc pourquoi le val Ferret n'a que 360 espèces de plantes à fleurs contre 450 espèces pour le val d'Entremont.



BIEN sommairement, voici une esquisse de l'histoire de la végétation dans les Alpes valaisannes.

Le botaniste Hermann Christ l'avait tracée dans un magistral ouvrage, « La flore de la Suisse et ses origines », paru il y a près de trois quarts de siècle. Elle a été revue depuis par toute une pléiade de botanistes : elle est loin d'avoir la simplicité schématique que Christ lui donnait.

On ne sait pas grand'chose de la végétation des Alpes avant

les glaciations. Tout au plus peut-on assurer que certaines espèces comme le rhododendron et l'edelweiss dont les « cousins » habitent respectivement les chaînes asiatiques et les steppes de l'Ancien monde, sont d'anciennes reliques tertiaires, préglaciaires. Fait amusant : ces deux espèces qui apparaissent au profane comme le symbole même de l'alpe, ne sont donc pas, au sens botanique du terme, des espèces alpines.

Au plus fort des glaciations, la couverture végétale des Alpes a été repoussée vers le sud, le sud-est, le sud-ouest, et c'est de là qu'elle nous est revenue, au départ des glaciers. Il paraît probable que l'arolle, le mélèze, le pin, les aunes, les espèces de l'« essertée », la toundra d'arbrisseaux nains (par exemple l'airelle), les composants de la prairie alpine, les espèces des fissures qui atteignent les plus hautes altitudes ont pu se maintenir à travers les glaciations sur les massifs qui, tels les « nunataks » du Groenland, émergeaient de l'immensité glaciée. Ou, tout au moins, il est probable que ces espèces peu exigeantes, parties de leurs territoires de refuge dès la fin des glaciations, ont suivi à la piste les glaciers dans leur recul, ont été les premières à coloniser l'alpe. Comme elles ont peuplé aussi les régions arctiques où on les retrouve en partie...



GRADUELLEMENT, pendant les périodes les plus sèches des temps postglaciaires, d'autres espèces, venues de l'est, du sud, du sud-est ont enrichi la flore valaisanne. Pendant les périodes humides on constate une immigration d'espèces de l'ouest, dites atlantiques, d'ailleurs plus nombreuses dans les Préalpes que dans le Valais.

Je l'ai dit tout à l'heure : la flore actuelle, conséquence de toute cette histoire, est d'autant plus riche que le territoire considéré (une vallée par exemple) est varié dans sa configuration, dans la structure géologique de son sol, dans ses altitudes ; elle est d'autant plus variée que le territoire considéré

est plus accessible, par des cols largement ouverts vers d'autres vallées, par une cluse pas trop étroite vers l'aval.

Actuellement de nouvelles espèces, venues en général de l'est ou du sud, pénètrent encore en Suisse, s'établissent dans les lieux vagues. Cette végétation adventice est riche le long des voies ferrées, autour des gares de triage et des usines qui traitent les matières premières étrangères.

L'alpe n'est pas à l'abri de cette Immigration qui heureusement n'altérera pas le caractère de sa flore. Car les plantes adventices se contentent de peupler les endroits déjà abîmés par l'homme, où la terre est fraîchement remuée, où les arbres sont coupés, où le rocher est mis à nu. Elles ne réussiront jamais à lutter contre les plantes indigènes mieux adaptées, qui les excluent impitoyablement des vrais paysages naturels.



ISTOIRE passionnante que celle de la végétation, venue par vagues successives ! Histoire comparable sur bien des points à celle des migrations humaines. La plante dont la fleur s'ouvre sur la moraine, doit son existence à la chance de sa graine, bien sûr. Mais à bien d'autres facteurs encore... climat, humidité, orientation, nature du sol, altitude. De plus, si cette plante est là, c'est que ses aïeux vivent depuis quelques siècles ou quelques millénaires dans la région. Et vous retrouverez, à l'origine de leur immigration, les éternels facteurs historiques et géographiques qui régissent également les sociétés humaines.

Le botaniste se tut... Visiblement intéressés, ses compagnons allaient lui poser des questions lorsque le souffle froid, précurseur du coucher du soleil, courba les fines herbes qui les entouraient. Les hautes parois de l'Argentière, du Char-donnet, des Fourches s'assombrissaient tandis que rosissaient imperceptiblement les Dorées, le Portalet et Planereuse.

« Merci mon vieux ! » dit alors un des clubistes, et l'on sentait bien que ce merci était sincère.

Ils se levèrent et la cabane les accueillit.

A. ISCHER.

Illustrations de E. Brodbeck.



LA FAUNE DES ENVIRONS DE LA CABANE PERRENOUD.



Les souvenirs que voici ne sont pas le fait d'une seule excursion à la Cabane Perrenoud, mais bien le résultat de trente ans d'observation attentive et de patients affûts. Ils sont authentiques et ont été rigoureusement replacés dans leurs cadres respectifs.

Mais venons-en à notre sujet. Nous allons, pour le rendre quelque peu attrayant, nous mettre en route par une claire nuit de printemps. Nous aurons ainsi l'occasion de faire nos premières découvertes à la faveur d'une promenade agréable.

Nous voici donc à Noiraigue, déposés au petit jour par l'ami complaisant qui ne nous refusa jamais le confort de sa voiture.

A peine débarqués, nous percevons déjà le vol papillonnant d'une chauve-souris : l'*oreillard* qui se hâte de rejoindre son abri dans une faille de rocher, avant que la lumière ne l'aveugle.

Et voici, près des fortins, pure vision de fraîcheur, une prairie bordée de scilles azurées, messagères du printemps et qui ouvrent timidement leur frileuse corolle dans l'air vif du matin.

Puis, notre sentier s'engage dans la forêt : une forêt encore emplie des ombres de la nuit.

Soudain, entre les branches d'un vieux sapin, flamboient deux points lumineux : ce sont les yeux d'une *martre* dont le corps se profile dans la pénombre. Elle tient dans sa gueule un animal pantelant : un écureuil sans doute, sa victime préférée.

La martre est un excellent grimpeur. Dans cet exercice, elle rivalise de vitesse avec l'écureuil. Grâce à ses griffes acérées, elle le poursuit avec une rapidité déconcertante jusqu'à la cime des plus hauts arbres de nos forêts.

L'écureuil en fuite croit, par un bond audacieux, se mettre



en sûreté sur un arbre voisin. Tout aussitôt, la martre en fait autant, son corps souple et sa queue en panache lui permettant de sauter aussi sûrement que l'écureuil. Et la cruelle de perpétrer son crime en vraie meurtrière ainsi que nous la désigne la traduction de « Mörder », son nom allemand.

Aux Œillons, nouveau drame, nouveau désastre. Une brigande de même espèce a semé l'effroi parmi la gent ailée. Pour la seconde fois de l'année, aussi prudente qu'effrontée, toujours invisible, la *fouine* a pénétré dans le poulailler, saignant à qui mieux mieux tout ce qui lui tombait sous la dent. Si la fouine commet de tels dégâts dans les poulaillers, ce n'est pas uniquement par férocité, il y a dans son comportement pas mal d'affolement. Imaginons un peu le tumulte qu'elle soulève par son intrusion au milieu des volailles caquetantes : cris aigus, battements d'ailes, fuites éperdues. Dès lors, comment garder son sang-froid et comment ne pas s'affoler ? De plus solides y perdraient la raison, sans compter qu'en agissant ainsi, la fouine assure sa sécurité, puisque par la mort, elle met fin au tumulte le plus rapidement possible.

Cette histoire de fouine réveille en moi des souvenirs lointains puisqu'ils remontent à 1932.

En séjour au Jungfraujoch, en janvier de cette année-là, je fus surpris de voir jour après jour sur la neige fraîchement tombée, les empreintes d'une fouine. Quelle proie pouvait-elle bien chasser à cette saison et à 3500 mètres d'altitude ? La question est restée sans réponse.

On use parfois d'un bruyant stratagème pour faire sortir la fouine de sa retraite. Les grincements de scie lui sont, paraît-il, particulièrement désagréables. Exploitant ce fait, un amateur de fouine se met à aiguiser une scie dans le voisinage, tandis que son comparse, en embuscade, s'apprête à tirer la malheureuse bête. Au bruit exécré, la fouine, perdant toute prudence, sort de sa cachette, se précipite sur le malencontreux musicien,

et... ne tarde pas à tomber sous le plomb meurtrier.

Tout en « faisant les 14 contours », nous remarquons bientôt, dans un endroit quelque peu marneux, les traces d'un plantigrade.



Alerte ! Un ours va-t-il déboucher tout soudain des fourrés ? Que non pas. Tout d'abord, les empreintes relevées sont de trop faibles dimensions et d'autre part, nous savons fort bien que, depuis 1757, on n'a plus tiré d'ours dans nos régions.

Non ! C'est tout bonnement un *blaireau* qui est venu se promener par ici. Et, si j'ajoute qu'il est le seul plantigrade de notre pays, nous voilà définitivement rassurés !

Mais, parlons un peu de ce mystérieux blaireau, quasi invisible, de ce « tesson » ainsi qu'on l'appelle quelquefois. Il passe les trois quarts de sa vie dans sa demeure souterraine ; il n'en sort qu'à la nuit tombée pour chercher sa subsistance. Il est par conséquent fort difficile à observer.

Le blaireau prend un soin extrême de son terrier. Il fait ses revues de printemps... en automne. Il débarrasse alors l'ancienne litière, la remplace par de la mousse fraîche et de nouvelles feuilles sèches. A vrai dire, le blaireau est un maniaque de la propreté et nous ne connaissons aucun habitant de terrier qui puisse lui être comparé.

On raconte que Maître Renard, en quête d'un logis, s'il rencontre celui du blaireau, n'hésite pas à déposer... sa carte de visite à l'entrée du terrier et à souiller l'intérieur pour faire déguerpir l'occupant. Le blaireau, en effet, incommodé par l'odeur désagréable, ne tarde pas à abandonner son gîte, tandis que Maître Goupil, l'astucieux, n'a plus qu'à y installer ses pénates.

Les poils du blaireau, chacun le sait, servent à fabriquer les pinceaux à barbe. On en fait aussi... des « barbes de cha-mois » pour orner les chapeaux tyroliens.



Arrivés au Creux-du-Van, nous apercevons un *bruant des neiges* qui nous salue de son chant flûté. Il se prépare sans doute à rejoindre son pays d'origine : l'extrême nord de la Laponie ou le Spitzberg. Souhaitons bon voyage à ce migrateur attardé et solitaire.

Notre chemin se poursuit dans un petit vallonement encore recouvert de neige. Sur ce tapis éclatant, une suite ininterrompue d'empreintes, soulignées d'une ombre d'azur, scintillent au soleil. C'est la piste d'un *lièvre* en balade. Observons cette piste là où la neige a été un peu durcie par le vent; les détails n'en seront que plus apparents.

Suivons les traces si bien marquée. Ellès nous conduisent tout d'abord près d'un buisson, sur une arête dont le vent a chassé la neige, découvrant une herbe maigre et sèche.

Le lièvre s'est arrêté là : de nombreuses traces le prouvent. En y regardant de près, nous remarquons qu'à côté d'empreintes toutes fraîches, il en est d'autres plus ou moins récentes. Notre ami aux longues oreilles aime à revenir dans cet endroit où il trouve une maigre pitance.

Ce lieu de prédilection est semé de petites boules feutrées de la grosseur d'une bille : autant de... cartes de visite déposées par le lièvre.

Au-delà du buisson, la piste change d'allure : les empreintes sont plus espacées et celles des pattes postérieures sont plus profondément marquées.

Nous avons certainement effrayé notre « bouquin » et il a pris la fuite. Ses traces se perdent sur un terrain dépourvu de neige. A droite ? rien... à gauche ? rien ! Il faut bien chercher pour découvrir à deux mètres sur la gauche que la terre a été fraîchement griffée. Notre lièvre pris de panique a fait un magistral saut de côté pour tromper ses poursuivants. Pourtant, de distance en distance, le sol est piqué de petits trous. Ce sont les ongles du lièvre qui ont laissé leurs traces.



La piste nous oblige maintenant à revenir sur nos pas, puis refait un crochet ; décidément, Maître lièvre est sérieusement inquiet : un nouveau saut de côté et de nouveaux zigzags en sont la preuve. Bientôt, cependant, la piste reprend une allure normale et nous entraîne sur un terrain herbeux. Les quelques traces relevées nous disent que notre ami a retrouvé sa sérénité. Il a sans doute découvert nourriture à son goût, car il n'avance plus que par petits bonds sautillés. Puis, les traces se perdent dans l'herbe épaisse.

Mais, penchons-nous un peu ; remarquons que cette herbe, de place en place, a pris un aspect particulier : c'est que le lièvre en passant l'a déchargée des gouttelettes de rosée dont elle était parée.

Holdà !... Que se passe-t-il là-bas ? A une centaine de mètres, notre lièvre est là qui se roule sur le bord du sentier poussiéreux, et qui saute et se secoue, bondit, s'ébroue, cabriole et fait mille tours des plus drôles. Il nous faut un moment de réflexion avant de saisir le pourquoi de cette gymnastique effrénée. C'est que l'herbe humide a mouillé le pelage du lièvre. Or, comme il n'est rien de plus désagréable que d'être mouillé, notre « capucin », en vieux routier qu'il est, sait fort bien que la poussière du chemin est sans pareille pour sécher le poil des lièvres. Nos grands-pères agissaient-ils autrement, lorsqu'ils séchaient leurs écrits avec du sable fin ? Encore quelques culbutes, quelques bonnes secouées et voilà notre lièvre aussi sec qu'auparavant.

Un mouvement un peu vif de notre part le met en fuite une fois de plus et nous le voyons détalier à toute vitesse. Dès lors, sa piste change encore d'aspect. Elle affecte un tracé que l'on rencontre très rarement : les empreintes des pattes de devant sont l'une à côté de l'autre, alors qu'habituellement, elles se trouvent l'une derrière l'autre. Notre poltron a rejoint d'un trait le versant nord de la forêt là où la neige abonde encore : nos observations en seront facilitées.



Après force crochets et force zigzags, la piste devient de nouveau régulière, mais nous oblige cependant à revenir plusieurs fois sur nos pas.

Ces allées et venues nous indiquent clairement que le lièvre va regagner son gîte. Il n'y rentre jamais sans avoir soigneusement brouillé sa piste.

Aussi, nous l'imaginons passant une première fois devant son terrier sans s'y arrêter, sauter de côté, revenir, le dépasser encore, refaire un bond de côté, et atterrir finalement à l'endroit où il veut se reposer dans une dernière détente de ses puissantes pattes de derrière.

Mais, laissons notre ami en paix ; il l'a bien mérité après toutes les émotions que nous lui avons causées.

En plein hiver, lorsque la neige est profonde, le lièvre s'y creuse fréquemment une galerie d'habitation plus ou moins longue. L'endroit précis où il gîte est marqué extérieurement par une légère élévation de la neige, ou encore par un trou d'aération. Si l'on approche ce gîte de trop près, on assiste alors à une explosion subite et, au milieu de la neige qui jaillit de tous côtés, c'est à peine si on a le temps de voir surgir le lièvre qui, après un superbe bond de côté, file à toute allure.

Notre lièvre nous a entraînés comme par enchantement aux abords de la Cabane Perrenoud. La voici qui émerge d'un tapis d'anémones alpines et d'anémones à fleurs de narcisses parmi lesquelles une fée a semé quantité d'étoiles bleues : les grandes gentianes.

Vite un pique-nique apprécié de tous, une sieste au grand air, agrémentée du chant des alouettes, puis repartons en chasse. Notre chasse se bornera, à vrai dire, à « guetter » les gracieux animaux qui animent le paysage et la solitude de nos hauts pâturages.

Sur la petite crête qui domine La Rougemone, nous devinons aux traces... tangibles qu'il y a semées la présence d'un

mustélidé.



Asseyons-nous et observons. Au bout de quelques instants seulement, comme un diable sortant de sa boîte, nous voyons surgir soudain une tête de *belette* aux petits yeux vifs. Dame *belette* scrute les environs, puis se retire tout aussi soudainement qu'elle est apparue, pour reparaître bientôt et faire, de sa tête mobile, un nouveau tour d'horizon.

N'observant rien de suspect, elle sort enfin de sa cachette et se met à faire mille folles gambades, pour notre plaisir, et notre divertissement.

A la contempler, nous comprenons que nos aïeux, séduits par sa grâce et sa gentillesse, l'aient baptisée du nom de *belette*, ce charmant diminutif de beau, le « bel » du vieux français. Ils n'ont heureusement pas tenu compte à ce moment-là de sa cruauté. Car, en fait, malgré sa petite taille (16 cm.) elle est bel et bien le plus cruel de nos carnassiers !

Proche parente de la *belette*, l'*hermine* fréquente aussi les environs de la Cabane Perrenoud. Sensiblement plus grande que sa cousine, elle est aussi un terrible carnassier. Et dire que sa robe blanche, sa « robe d'*hermine* », est symbole de pureté, d'innocence sans tache. O ironie !... Mais ne soyons pas trop sévères pour cette cruelle qui ne fait après tout... que son métier d'*hermine* !

Près de la Plumée, nous sommes brusquement tirés de notre rêverie par un tintamarre assourdissant de roulements de tambour précipités. C'est le bruit typique d'une compagnie de *gelinottes* qui s'envolent.

Nous avons à peine eu le temps d'apercevoir l'un ou l'autre des oiseaux que nous avons levés, tant leur fuite est rapide, leur homochromie et leur mimétisme parfaits. La *gelinotte* est un excellent coursier. Elle ne se branche guère que la nuit pour échapper aux puants qui ont nom : *fouines*, *hermines*, *martres* et *putois*.

Nous sommes maintenant dans le vallonnement des emposieux, cher aux skieurs, amateurs de jolies balades variées autour de la Cabane.



Sur le bord supérieur d'un de ces emposieux, notre odorat est alerté par des effluves qui n'ont rien d'agréable. En cherchant autour de nous, nous ne tardons pas à découvrir un trou qui affleure à l'abri d'une souche : l'entrée d'un terrier de putois, sans aucun doute.

Le putois est, parmi les carnassiers, le plus difficile à observer. Il resté tapi toute la journée dans son terrier au fond duquel il aime à faire quelques réserves.

Celles-ci, en se décomposant, répandent une odeur infecte. Cette odeur, s'ajoutant à celle, non moins désagréable que dégage le corps du putois, est bien faite pour faire fuir les plus audacieux.

Le putois tire son nom du latin *putidus* qui veut dire : puant. Ce qualificatif désobligeant, il le doit à deux petites glandes placées près de l'anus et qui sécrètent un liquide jaunâtre d'une odeur musquée extrêmement forte et persistante. (La martre et la fouine, du reste, possèdent aussi ces glandes.)

A la saison des amours, les putois mâles, oubliant toute prudence, se livrent des combats acharnés. Je vous souhaiterais d'assister une fois ou l'autre à l'une de ces joutes épiques et bruyantes, confirmant éloquemment le bien-fondé du vieil adage : « crier comme un putois ».

Fuyons ces lieux inodorants ; regagnons la Cabane et admirons au passage la *gagée* étalant ses pétales d'or au soleil couchant et l'*homogine* des Alpes qui déjà semble se replier sur elle-même à l'approche de la nuit.

Tout en dégustant la traditionnelle fondue, un « loustic », profitant du coup du milieu, lance d'un air innocent : « Nous parlerez-vous aussi de la faune de la Cabane ? »



« — Non, vraiment pas, mon ami ; je vous laisse le plaisir de la découvrir par vous-même. Elle n'est du reste représentée ici que par une seule espèce : « la faune des ronfleurs »... Votre nez ne bouge-t-il pas un peu ? »

Cependant, durant l'hiver 1935-1936, notre Cabane a bel et bien abrité sa « faune », en l'occurrence une invasion de souris, ou plus exactement de *campagnols roussâtres*.

Un certain soir, nous en avons pris neuf en moins d'une heure, et encore, nous ne possédions qu'une seule trappe.

Aussi, nous décidâmes, pour le samedi suivant, d'organiser un concours, chacun apportant une trappe de son choix, voire de son invention. Le concours commença à 18 heures.

A 19 heures, première souris, dans la trappe de notre gérante. 20 heures, nouvelle capture... dans la même trappe.

21 heures, troisième souris, toujours dans la trappe de M^{me} L. Ici, une confiance s'impose : c'était trois fois le même campagnol. Mais à 22 heures, grand émoi !... Toutes les trappes sont occupées, par... des souris en chocolat !

Au début de la dernière guerre, un véritable drame se déroula sur la terrasse de la Cabane. Un matin de janvier, nous fûmes réveillés à 5 heures par un bruit inaccoutumé.

Grande fut notre surprise lorsque, ayant chaussé nos skis, nous découvrîmes sur la neige des traces de sang et des touffes de poils. Il fut facile de reconstituer la scène. Un lièvre s'étant venu mettre à l'abri sous un banc de la terrasse, y avait passé la nuit. Maître Goupil « par l'odeur alléché » l'avait, au petit jour, déniché et... dégusté ! La piste relevée en témoignait hautement.

Malgré de multiples observations faites aux alentours de la Cabane, nous n'avons jamais aperçu de *renards*.

Et pourtant leur présence nous était nettement confirmée par leurs nombreuses pistes et leurs effluves auxquels nous

sommes particulièrement sensibles.

4 heures du matin ! Debout ! Nous essayerons aujourd'hui de surprendre une compagnie de coqs de bruyère, cantonnant depuis quelques années près de « La Pervenche ».



Dans la forêt, où tout semble dormir encore, un bruit étrange tараude bientôt nos oreilles : un claquement de bec, suivi d'un chuintement et de cris rauques se répétant à un rythme de plus en plus précipité. C'est le chant rituel du *grand tétras* orchestrant sa danse amoureuse. Notre coq doit se trouver à 150 mètres environ et probablement perché sur un sapin.

Essayons de l'approcher sans bruit. Nous avancerons à pas de loup, à l'instant précis où il entonnera le quatrième couplet de son chant souvent répété. Ce couplet rappelle le bruit fait par un rémouleur aiguisant sur sa meule la lame ébréchée d'une faux.

Pour émettre ce bruit singulier, le coq remonte sa mandibule inférieure jusque derrière le conduit auditif, ce qui le rend sourd pendant quelques secondes : celles précisément dont nous profiterons pour avancer de deux ou trois pas. De plus, ayant en ce moment le cou dressé et les yeux au zénith, le coq ne peut voir ni à l'entour, ni au-dessous de lui, ce qui facilitera encore notre manœuvre.

Après quelques pas prudents, nous devons nous immobiliser à nouveau en ayant soin de ne pas même lever les yeux, car un mouvement inconsidéré de notre part mettrait l'oiseau en fuite, sans espoir de retour.

Et c'est ainsi que de trois pas en trois pas, nous arriverons à gagner quelque cent mètres du terrain qui nous sépare de notre grand tétras urogalle.

Dissimulés derrière un sapelot, nous distinguons enfin, aux premières lueurs de l'aube, ce seigneur magnifique qui, de son chant, domine le réveil de la forêt.

Il est là, cou tendu, plumes hérissées, ailes écartées à demi tombantes, queue en éventail, préludant à ses ébats amoureux tout en piétinant sa branche dans une animation sans cesse accrue.



Un second mâle ne tarde pas à venir se brancher à quelque distance. Il est tout aussitôt saisi de la même frénésie.

Les deux coqs se découvrent, s'excitent de plus en plus, se provoquent.

Finalement, l'un des antagonistes descend de sa branche et, dans une folle envolée, se précipite au-devant de son rival. Et c'est alors la ruée ancestrale, le combat spectaculaire où chacun laisse des plumes, sinon... la vie !

De guerre lasse, le plus sage abandonne bientôt le combat avec quelques misérables gloussements... tandis que le vainqueur, à nouveau branché, gonflé de plumes et d'orgueil, reprend de plus belle ses exercices chorégraphiques et clame sa victoire à tous les échos. Malheur au rival qui aurait l'audace de paraître en pareil moment !

Seules, quelques poules indifférentes jusqu'ici... en apparence, se hasardent à quelques travaux d'approche.

Il faut bien dire que leur présence en ces lieux n'est certes pas due à un pur hasard ! La plus hardie fait entendre un gloussement significatif. A cet appel, le coq se laisse tomber au sol, continue encore quelques instants à exhiler son chant d'amour, puis se jette sur la poule la plus proche. Celle-ci, prise de peur, s'enfuit, est poursuivie par son seigneur et maître, rattrapée et finalement traitée sans ménagement, comme seul peut le faire un coq !

Puis les autres poules accourues subissent à leur tour le même sort !

Chers lecteurs, puissiez-vous un jour assister à pareil spectacle. Vous en serez saisis !



C'est au Soliat que nous allons prendre notre petit déjeuner. Du café bien chaud et quelques beurrées sont toujours appréciés. Mais ne nous attardons pas trop, si nous voulons faire le tour du cirque du Creux-du-Van pendant que le soleil éclaire encore à contre-jour la zone des éboulis, afin d'y découvrir, si possible, quelques *marmottes*.

En voici précisément deux bien étalées sur un bloc de rocher. Elles n'ont pas encore repris leur forme replète après le jeûne prolongé de l'hiver.

Il est difficile d'observer les marmottes dans la réserve ; le bruit le plus léger se répercutant à l'infini sur les parois du cirque les met aussitôt en fuite.

Et, n'oublions pas que la sentinelle de la tribu veille, prête à donner l'alarme. Nous l'imaginons fort bien à son poste, petite statue figée au garde-à-vous, pattes pendantes et droite comme un cierge ; cependant que, dans cette immobilité trompeuse, vit, à peine visible, une petite perle noire, brillante : l'œil vigilant de la marmotte.

Cet œil vous observe depuis longtemps, il vous a vu le premier, il contrôle tous vos mouvements. Au moindre geste inconsideré, au moindre bruit suspect, la sentinelle fait entendre un sifflement strident aussitôt répété par les marmottes d'alentour. A ce signal, toute la tribu disparaît comme par enchantement dans les galeries les plus proches.

Tandis que nous cherchons vainement à découvrir d'autres marmottes, un point noir se précise dans le ciel, suspendu à une hauteur vertigineuse, au-dessus des rochers du Falconaire. C'est une *crécerelle*, accompagnée bientôt d'une seconde ; elles fouillent d'un œil perçant leur territoire de chasse.

De loin, ces petits falconidés nous paraissent presque noirs. En réalité, ils sont d'un beau roux, avec des ailes aux reflets cuivrés et une gorge d'hermine mouchetée de noir.

Admirons les vastes cercles que décrivent dans l'azur ces virtuoses du vol plané, vivants symboles de liberté, de courage et d'indépendance. Soudain, l'une des crécerelles ferme ses ailes et, en piqué, elle fond du haut du ciel sur un point quasi imperceptible à nos yeux ; quelque petit carnassier ou rongeur en maraude. Elle l'étreint de ses serres puissantes et, d'un coup d'aile, l'emporte sur un arbre voisin.



Et là, sous nos yeux ébahis, et d'un coup de bec dans la gorge, elle met fin à la vie de l'innocente musaraigne que le destin a mis sur son chemin.

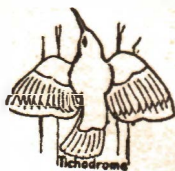
Assis sur le promontoire de l'Écho, nous suivons des yeux un oiseau guère plus gros qu'un moineau. C'est l'*accenteur des Alpes*. Il s'immobilise soudain, toutes plumes hérissées. A-t-il perçu tout à coup l'ombre de son ennemie mortelle, la crécerelle qui plane au-dessus de nous et cherche-t-il par ce moyen à se rendre invisible ? Mais bientôt, son chant doux et flûté se fait entendre à nouveau, et nous le voyons sautiller de-ci de-là, chassant en toute quiétude scarabées et limaçons réfugiés dans les fissures du rocher.

Sur la terrasse précédant l'arête du Vertige, la *dryade à huit pétales* — le thé suisse — étale au soleil sa corolle virginale. Et là, dans une touffe de renoncules des Alpes, un *apollon* diligent butine avec ardeur le nectar nourricier.

Ce beau papillon, aux ailes ocellées d'orange vif, se rencontre aussi bien à 250 mètres d'altitude, pour le plaisir de nos yeux, qu'à plus de 2000 mètres. Ne mériterait-il pas, pour cette belle performance, d'être proclamé « ruban d'honneur » du C. A. S. ?

Contre les escarpements et les rochers environnants, un *tichodrome* aux brillantes couleurs cherche sa nourriture. Il s'élève par saccades, il explore sans relâche de sa langue effilée les failles de la roche. Arrivé au sommet, il entr'ouvre légèrement ses ailes richement nuancées de rouge pourpurin,

redescend le long de la paroi rocheuse, pour entreprendre aussitôt une nouvelle ascension.



Il y a quelques lustres, un couple de tichodromes nous avait fait l'insigne honneur de choisir les tours de notre Collégiale pour y élire domicile. Il va sans dire que cette gracieuse présence était tout à fait exceptionnelle.

Et maintenant, si nous parlions un peu *chamois* ! Y en a-t-il vraiment dans notre Jura ? Oui ! aussi étrange que cela puisse paraître, il en circule à nouveau un certain nombre, isolés ou par couple, depuis quelques années.

On les signale aussi bien au Chasseron qu'au Creux-du-Van, aux Aiguilles de Baulmes, à la Dôle, au Colombier de Gex, au Crêt de la Neige, soit tout au long de la chaîne du Jura, tout aussi bien français que romand.

L'un d'eux a été vu traversant à la nage le lac de Morat, tandis qu'un autre descendant de Chaumont, fut capturé par... des pêcheurs, le 4 juin 1929, à la Pointe de Marin. On sait, d'autre part, qu'un chamois fut tué aux Ponts-de-Martel en 1912 et qu'un autre encore fut abattu par un braconnier en 1949 au Creux-du-Van, précisément.

Il y a deux ans, trois chamois valaisans furent lâchés au Creux-du-Van. Ces gracieux animaux, réussite parfaite de la nature, recherchent le couvert de la forêt. C'est là qu'ils se retirent durant les chaleurs de l'été ; ils y trouvent fraîcheur, nourriture et sécurité. C'est donc là aussi que nous aurons le plus de chances de les rencontrer.

Sans la cruauté systématique de l'incorrigible bipède que nous sommes, ce noble animal, emblème de notre Club Alpin, peuplerait encore la plupart de nos montagnes. Et nos enfants auraient la joie de le voir paître dans les pâturages, tout comme nous y voyons chevreuils et « Bambis ».

Regrettons donc l'absence presque totale de cette gracieuse antilope — la seule de son espèce en Europe — et souhaitons

que mieux protégée, elle nous revienne enfin des Alpes où elle s'est retirée « sur les hauteurs tranquilles » de la chanson où, paraît-il, le « chamois broute en paix ».



Les chevreuils, par contre, ne manquent pas au Crêt Teni. Il nous souvient que, lors d'une fête des familles, alors que « Chayï » juché sur le mât du drapeau, nous haranguait d'un discours de circonstance, un chevreuil suivi de son faon gambadaient à quelque distance, sous les yeux amusés d'une centaine de personnes.

Il y a un siècle, le chevreuil avait presque complètement disparu de nos régions. Le *Musée Neuchâtelois* de 1889, page 151, rapporte que :

« Vers 1835, quelques chasseurs du Val-de-Travers tuèrent un chevreuil au Champ-du-Moulin. Le fait parut si extraordinaire, qu'après avoir suspendu la victime à un char, ils traversèrent le village de Couvet, précédés d'une trompette. »

Aujourd'hui, grâce à de judicieuses mesures de protection, le chevreuil abonde de nouveau et les chasseurs y trouvent largement leur compte.

Perchée à la cime d'un épicéa dont l'ombre s'allonge déjà sur le gazon, une grive psalmodie à gorge déployée, tandis que, d'arbuste en arbuste, un rouge-gorge nous précède de ses trilles harmonieux. Essayons d'imiter son chant. Aussitôt l'oiseau engage avec nous le plus plaisant des dialogues. Précipitons le rythme, le rouge-gorge à son tour s'empresse d'accélérer le sien. Changeons enfin de timbre, nous sommes aussitôt suivis par notre charmant compagnon.

Tout en jouant, nous nous engageons dans le pittoresque sentier du Single car il est temps de regagner la plaine. Nous repérons en de nombreux endroits des gîtes de chevreuils : terre fraîchement remuée et débarrassée de l'herbe et des feuilles mortes qui la recouvraient.

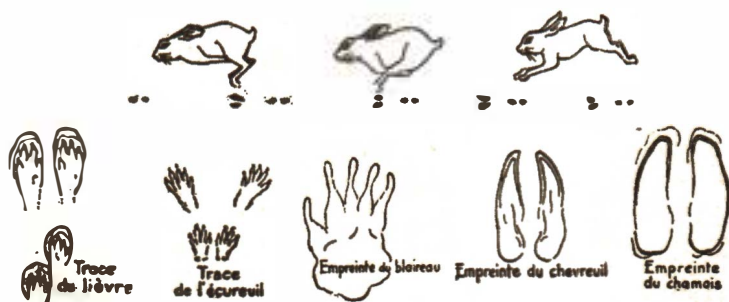
En hiver, le Chemin de la Paroisse est le lieu de séjour préféré du chevreuil. On y voit alors de nombreuses cuvettes creusées dans la neige près desquelles ils ont semé leur carte d'identité : ces nombreuses « pilules du diable » qui sont légèrement plus ovales que celles des chèvres domestiques.



Nous voici arrivés à la Fontaine Froide où, comme par enchantement, la « Fée verte » fait son apparition chaque fois qu'on l'invoque !

Puis, c'est la Ferme Robert, terme de notre randonnée où nous admirons une fois de plus les pattes... souvent renouvelées (Berne doit bien y être pour quelque chose) du dernier ours tiré dans la région et la pierre commémorant cet événement.

E. BRODBECK



LE CHARME DES VIEILLES CABANES

Au commencement de ce siècle nous étions étudiants à l'Université de Lausanne et notre groupe de candidats ès lettres classiques formait une petite société dans la grande société de Zofingue. On nous appelait les « dérangés » parce que nous aimions mieux la montagne que les soirées, les bals et les sérénades dans les jardins de pensionnats de jeunes filles. Incompris, presque méprisés comme des parias ou redoutés comme des lépreux, nous aurions pu nous réfugier dans le giron sympathique du Club alpin mais nous trouvions les cotisations de Zofingue déjà assez ruineuses et nous chantions presque tous les soirs *inter pocula* :

« Je regrette à chaque instant

» D'être jeune et sans argent... »

C'est que « notre bourse, moins heureuse que les Gaules, attendait encore l'invasion des Francs ». Cela ne nous empêchait pas de nous retrouver, une fois par mois au moins, sur le quai de la gare de Lausanne, le samedi soir à dix heures, déguisés en alpinistes (corde tressée, comme il convient au canton de Vaud, souliers cloutés et piolet affublé d'une lanière). Nous allions à l'aventure, sans guide, sans but bien précis mais décidés à monter le plus haut possible. Nous préparions ces sorties à la séance du vendredi et j'ai revu l'autre jour, avec émotion, la carte au 25 millième de la région des Diablerets où Auguste Vautier, notre aîné de deux ans, avait tracé au crayon dans le losange blanc du glacier de Zanfleuron la route à suivre jusqu'au sommet, entre le Scex Rouge et l'Oldenhorn. Nous nous contentions alors des chemins battus. Il fallait même « s'appuyer » (de nuit, heureusement) toute la montée à pied jusqu'au col du Pillon, 25 kilomètres sur route, si bien que nous arrivions à la Cabane de la Reille juste pour déjeuner, quitte à retrouver le sommeil perdu à la fin de la matinée en redescendant du sommet des Diablerets. Là en-

core nous nous contentions de très peu : deux heures d'anéantissement complet sur des paillasses dures, puis un repas de faucheurs au temps de la fenaison : du pain, du fromage et du vin (la section lausannoise de Zofingue, forte de 120 membres, avait deux tempérants qui buvaient du thé et de la limonade ; il paraît que maintenant c'est le contraire : deux ou trois boivent des boissons fortes. Les autres se contentent d'infusions de menthe, de verveine ou de tilleul). Puis il fallait se résigner à redescendre sur Aigle à pied, et la route, blanche et caniculaire, plus longue que la veille à cause de la fatigue, ne nous faisait grâce d'aucun de ses nombreux détours : elle ne connaissait ni moyen terme ni raccourci.

Cinquante ans ont passé, et pour hurler avec les loups et m'adapter aux modes du temps, je suis bien obligé, si je veux monter aux Diablerets, de prendre le train, comme tout le monde, ou l'autocar (il y a même depuis quelques années l'automobiliste-alpiniste, un genre d'amphibie qui se propage aussi vite que le doryphore : soucieux de suivre ce qu'on appelle niaisement le progrès, il sort de sa voiture au col du Pillon et « s'abaisse » à monter plus haut à pied ; il arrive à la cabane en tirant la langue, il a soif, il n'a pas faim, il se contente de jouer avec les mets recherchés qu'il sort de ses fontes sans plaisir, tant il est vrai — comme le disait déjà Sir Walter Scott — que la différence entre le pauvre diable et l'homme riche, c'est que le riche cherche un appétit pour son dîner et le pauvre un dîner pour son appétit). Je suis tenu, comme tout le monde, à me charger de provisions variées et concentrées et une fois arrivé en cabane de les étaler sur la table en attendant mon tour à la cuisine. Je n'oublierai pas de me laver les dents et de changer de linge après le dernier repas de la journée et je me coucherai bourgeoisement à dix heures pour dormir voluptueusement sur ce qu'on appelle des sommiers métalliques. Pourquoi ? simplement parce que le citadin que je suis se doit de transporter avec lui — comme un chien véhicule ses puces — toutes ses habitudes modernes de confort, de luxe et

de civilisation poussée à l'extrême et réduite à l'absurde. Pour être bien vu de mes confrères les alpinistes « à la page », je devrai me nourrir de Maggi, de petits pois en conserve, de biftecks au filet, de tomates fraîches, de bananes mal mûres, aux extrémités froides et encore vertes, de Nescafé additionné de lait condensé.

En d'autres termes, je dois m'en tenir au « plat du jour », suivre le mouvement et la mode, me laisser faire sans ruer dans les brancards. Une fois, j'ai voulu rester fidèle à moi-même et aux vieilles traditions, mais je me suis brouillé avec un de mes meilleurs amis. Son idée à sens unique était d'avoir un chalet en montagne. Il le fit somptueux : planchers en pitchpin, bow-windows, eau froide et eau chaude, W.-C. brillants et bruyants. Je fus un des invités le jour où il pendit la crémaillère. Il pleuvait généreusement et le sentier charriait de la boue et du gravier. Il me vit venir du haut de son balcon et m'accueillit par ces mots : « Tu t'essuieras les pieds avant d'entrer ! »

« Ah ! c'est comme ça ? lui répondis-je, alors regarde-moi bien, tu ne me reverras pas » et je suis redescendu chez moi en suivant le sentier rocailleux et boueux.

« Voilà pourquoi votre fille est muette. » Voilà pourquoi la crise du logement sévit même dans nos montagnes suisses. On n'arrive plus à loger, à héberger libéralement la foule croissante et exigeante des touristes, des alpinistes et des voyageurs de tout acabit dont le nombre est entrain de devenir légion et qui viennent s'abattre et s'ébattre sur notre petite Suisse, « terrain de jeux de l'Europe ». Tout ce peuple remuant veut avoir ses aises, son espace vital et un toit étanche (allez voir le refuge de Tsa de Tsan, au pied de la Dent d'Hérens, en Italie... nous y avons passé une nuit merveilleuse : il neigeait à l'intérieur le jour de l'Assomption et je pense bien qu'on n'a pas encore remplacé les bardeaux manquants). L'idée de devoir dormir à la belle étoile leur donne la chair de poule et la dalle où Javelle se blottit jadis avant de grimper au Tour Noir leur

fait le même effet qu'une flèche empoisonnée dans une vitrine de musée ethnographique. Vivre dangereusement n'est pas leur fort. On leur offre des commodités, ils les acceptent. Même les chiens sont comme ça : on les tolère sur le tapis du salon, mais dès que leurs maîtres ont tourné le dos, ils se vautrent sur le canapé. Peu à peu on renonce à la simplicité des temps révolus. Jaques-Dalcroze disait déjà, il y a trente ans :

« Sancta simplicitas !

» Je n'aime pas ce tra-la-la,

» Je veux du simple, et puis voilà ! »

Cette voix du poète (*vox clamans in deserto*) s'est tue et les touristes l'ont couverte de leurs cris de clients difficiles qui veulent avoir « the return of their money », Tout cela fait la joie des architectes, des entrepreneurs et de tout le public serviable qui se fend en quatre pour satisfaire la clientèle indigène et étrangère. On construit de nouvelles cabanes, on agrandit, on « modernise » les anciennes, on voit grand et on fait grand. En pierre de taille, naturellement. Pourquoi lésinerait-on puisqu'on trouve des moellons de granit sur place et qu'il suffit de les superposer et de les juxtaposer pour faire un asile cossu, calfeutré, où les vents coulis ne jouent et chantent que lorsque le temps fait mine de se détraquer ? « Un vent de folie a passé sur nos têtes » et nous souffrons tous du même mal : la folie des grandeurs.

J'étais à Saleinaz l'été dernier. En ouvrant la porte de la cabane, j'aperçus le gardien accroupi devant son fourneau (il avait neigé la veille et une fois de plus l'hiver était venu passer l'été chez nous). Sa figure poupine de jeune montagnard s'illumina comme celle d'un prisonnier qui voit la porte de sa cellule s'ouvrir pour de bon :

« Voilà quatre jours que je suis seul, nous dit-il, et je suis rudement content de vous voir. » Puis tout de suite l'expression de son visage a changé, comme un ciel qui se couvre soudain, et il nous a fait ses doléances :

« Très peu de monde à Saleinaz, très peu. Ils vont tous à » Trient. Il faudrait agrandir. J'en ai déjà parlé au préposé » des cabanes. »

Agrandir, agrandir, ils n'ont que ce mot à la bouche. Pour ma part, j'espère bien que cela ne se fera pas et que Saleinaz restera la bonne vieille cabane que nous connaissons depuis cinquante ans et en qui nous avons mis toute notre affection.

Vive Saleinaz, vivent les cabanes en bois, du modèle des refuges français ! La Cabane de Saleinaz est vaste, spacieuse. On peut s'étaler dehors et dedans, se prélasser commodément sur le tertre herbeux près de la fontaine et prendre ses grandes distances sans empiéter sur le domaine du voisin. Il y a de la verdure tout autour, des fleurs jaunes et des bleues piquées dans le gazon, des bartavelles s'envolent dès qu'on ouvre la porte de sortie, elles vivent en famille dans la rocaille des alentours, on entend les avalanches de pierres et de glace qui tombent sur le glacier de l'Évole tout près, on voit venir de haut les voyageurs qui arrivent à la « gare » tout en bas (ils ne seront là que dans deux heures) ; la lumière est adorable tout le long du jour à Saleinaz et quand le soleil se couche derrière les nuages crépusculaires au-dessus du Chardonnet, le glacier, qui vient mourir juste au-dessous de la cabane prend des teintes rares et forme un berceau lumineux, ouaté et velouté, d'une beauté forte et sauvage qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Cabane idéale que Saleinaz — comme d'ailleurs celle d'Orny, vis-à-vis, celle d'Albigna... un peu plus loin, et tant d'autres encore. Toucher à ce monument historique serait un sacrilège, une profanation. Malheur à ceux qui s'en rendront coupables !

Quand on a varappé tout un matin dans le granit mordant des Aiguilles Dorées et qu'on a le bout des doigts « plus becqueté que dé à coudre », il fait bon rentrer dans une vieille cabane plutôt que dans une neuve — un vieil habit convient mieux qu'un neuf à un corps endolori de fatigue. La vie y coule doucement, sans heurt. On laisse tomber son piolet

devant la porte (il n'y a pas même de ratelier), on fait sécher la corde mouillée dans la rocaille fleurie. On s'assied en plein soleil, le dos appuyé contre la façade de bois et l'on assiste au drame des fins de journées trop chaudes : l'orage qui mijote comme un complot, qui se noue et se dénoue comme une tragédie jusqu'au dernier éclair lointain et sourd qui amène le dénouement heureux, l'apaisement total et le calme frais et euphorique de la fin. Puis on songe à préparer le goûter-souper qu'on ne prendra que tard dans la soirée (on a bien le temps) et l'on n'est pas sans cesse dérangé par des alpinistes pressés et encombrants qui vont et viennent, affairés comme des fourmis dont on bouscule la demeure en y enfonçant un bâton pointu. Leur idée à eux est de faire vite, de gagner du temps en expédiant les repas pour pouvoir préparer le coup du lendemain à l'aide du guide X, pages 35 et suivantes. Ils ne se donnent pas même le temps de rester à la cuisine une fois leur programme établi dans tous ses détails, vite ils gagnent le dortoir et ratent la partie familière qu'on goûte dans les vieilles cabanes : les chants, les histoires drôles, les jeux de société, les bêtises qu'on débite à tort et à travers quand on se sent parfaitement, complètement heureux.

Ne me parlez pas de ces cabanes neuves et luxueuses où les hôtes d'un jour ou d'une nuit notent hâtivement leur nom et prénom dans le livre de bord ; ils y ajoutent la date de leur arrivée, celle de leur départ, le but de leur voyage et le montant de la somme versée au gardien, sans penser aux après-venants qui s'amuseraient de leurs remarques, — parfois spirituelles —, de leurs dessins — quelquefois drôles — et de leurs impressions.

Vous n'avez pas vu l'ancien refuge Jenkins, aux Vignettes, au-dessus d'Arolla... Je le regrette pour vous.

Il contenait sept couchettes exiguës, pas une de plus et pour dormir on se couvrait de peaux de mouton. La cuisine était minuscule, une cuisine de poupée. Quand on voulait changer

de vêtements, il fallait fermer la porte pour faire de la place et avoir des ruses d'Apaches pour ne pas se cogner la tête à la soupente pendant l'opération. Et dire qu'on a transformé ce refuge de conte de fées en cabinets, les cabinets de la cabane « revue et augmentée ! »

Un soir, à la fin de la saison, nous arrivons aux Vignettes et trouvons le bon vieux refuge complètement vide. Sur la table deux bouteilles de Dézaley attirent notre attention :

« Elles sont vides comme la cabane », dit le copain.

Je hasarde un « Tu crois ? » timide.

— Mais, répond-il, c'est une farce. Tu peux être sûr que c'est de l'eau.

— Pas si sûr que ça. Elles sont bouchées. As-tu un tire-bouchon ?

Ploc ? le bruit est conforme, la couleur aussi. Et le goût ? Délicieux, moelleux et frais : du Dézaley qui a de l'âge, du vrai, du bon... Lorsque tout à coup mes yeux découvrent dans un coin du refuge, sur une petite table boiteuse le livre de la cabane ouvert, le crayon abandonné sur l'inscription suivante :

« Enchantés de notre séjour à Arolla, nous nous faisons
» un plaisir d'offrir ces deux bouteilles à ceux qui viendront
» après nous. »

« Deux Anglais de Londres et leur guide suisse. »

R. EGGIMANN.

Chambrelien, le 9 juillet 1951,

CERVIN

*La nuit ouvre sa porte au fleuve des magies,
La nuit de la montagne aux multiples secrets,
Aux souffles de colère, aux soupirs d'élégie,
Aux mystères vêtus d'invisibles attraits.*

*La source au chant d'oiseau s'évade au fond de l'ombre,
Son rire, entrelacé de sauvages senteurs,
Saute dans les rochers, se perd dans les décombres
Pour se joindre là-bas aux lointaines rumeurs.*

*La vallée est encore un monde sans visage,
Un abîme imprécis où, dans l'obscurité,
Quelques gouttes de feu clignent au village...
Mais brusquement se lève un vent de pureté,*

*Un grand vent musical où l'âme des arolles
Frissonne doucement contre un ciel dévoilé,
Et voici que surgit de l'ombre une auréole
Sur le front de quel dieu dans l'espace étoilé !*

*L'auréole grandit, elle est d'or et d'opale,
Le jour s'ouvre et le dieu de vertige et d'azur
Brûle, superbe et seul, immense cathédrale
Au socle d'améthyste, aux flancs larges et purs.*

*Le soleil du matin dissout toutes les brumes
Et sa fanfare sonne au sommet merveilleux,
Les pourpres, les rubis chantent, les ors s'allument
Et la lumière éclate en hymne radieux.*

*Les glaciers sont vivants sur la montagne unique,
Ils étreignent le roc de leurs bras scintillants,
Entr'ouvrent le cristal de leurs blanches tuniques
Sur leurs yeux verts profonds, leurs yeux étincelants.*

*Et toute la splendeur de la haute féerie
Dresse vers l'infini son élan sans pareil,
Sa flèche de granit, son corps de pierreries,
Ses émaux de saphir, son casque de vermeil.*

*Le soleil maintenant a comblé les abîmes,
Le soleil de victoire au ciel tout ébloui,
Ostensoir d'or offert au souverain des cimes
Dans la grande clarté du jour épanoui.*

*Cathédrale, quel rêve est au fond de ton âme,
Quels merveilleux présents tu verses dans nos cœurs,
Quel souffle de vigueur nous saisit dans ta flamme,
Magique cathédrale aux appels de ferveur !*

*Ardente vision d'extase et de prière,
Tu nous montres le ciel de ton geste divin,
Cervin d'éternité, de beauté, de lumière,
Pure élévation dans l'azur, ô Cervin !*

GUSTAVE MEYLAN
1951.

CETTE PLAQUETTE EST ÉDITÉE PAR LA SECTION
NEUCHATELOISE DU CLUB ALPIN SUISSE A
L'OCCASION DE SON 75^{ème} ANNIVERSAIRE.
ELLE A ÉTÉ EXÉCUTÉE PAR L'IMPRIMERIE GIVORD
A NEUCHÂTEL. LA COUVERTURE, TIRÉE EN
OFFSET, EST DUE A LA COLLABORATION DE
P.-A. JUNOD, ARTISTE PEINTRE A NEUCHÂTEL.
LE TIRAGE DE 775 EX. SUR PAPIER CRÈME
VERGÉ ET DE 25 EX. NUMÉROTÉS DE 1 A 25
SUR PAPIER LUXE "VERGÉ 1887 BCL.", A ÉTÉ
TERMINÉ LE HUIT NOVEMBRE MILLE NEUF
CENT CINQUANTE ET UN.

